

## Chapitre 5 – Métamorphoses du roman d'analyse

### Texte 1 Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913, p.116

**Alors qu'il était enfant, Marcel prenait pour son goûter de petites madeleines trempées dans du thé. Devenu adulte, il découvre que le fait de déguster à nouveau une madeleine associée à du thé fait resurgir le souvenir de son enfance.**

Un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir  
5 été moulés dans la valve rainurée<sup>1</sup> d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait  
10 d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes<sup>2</sup> de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent<sup>3</sup>, mortel.  
15 D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois

une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête,

20 la vertu<sup>4</sup> du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. [...] Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais.

25 Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

30 Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913.

1. Ici, sorte de moule avec des entailles.
2. Moments d'instabilité qui créent de l'inquiétude.
3. Ici, peu important.

#### 4. Qualité, capacité.

## Texte écho Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678, p.117

**Après la mort de son mari, plus rien ne s'oppose au mariage de la princesse avec M. de Nemours. Isolée du monde, elle s'adonne à un examen de ses pensées et de ses sentiments.**

La cour alla conduire la reine d'Espagne jusqu'en Poitou. Pendant cette absence, Mme de Clèves demeura à elle-même et, à mesure qu'elle était éloignée de M. de Nemours et de tout ce qui l'en pouvait faire souvenir, elle rappelait la mémoire de M. de Clèves, qu'elle se faisait un honneur de conserver. Les raisons  
5 qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir et insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce prince, et les maux de la jalousie qu'elle croyait infaillibles dans un mariage, lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter, mais elle voyait aussi qu'elle  
10 entreprenait une chose impossible, que de résister en présence du plus aimable homme du monde qu'elle aimait et dont elle était aimée, et de lui résister sur une chose qui ne choquait ni la vertu, ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvaient lui donner quelque force, elle trouva qu'elle en avait besoin, non seulement pour soutenir la résolution de ne se pas engager, mais même pour se défendre de voir M. de Nemours, et elle résolut de faire un  
15 assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeait à vivre, dans la retraite.

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

**Texte 2 Colette, *La Fin de Chéri*, 1926, p.118**

**Fred Pelloux, surnommé « Chéri » par les femmes qu'il courtisait avant la guerre, s'entretient avec son ami Desmond.**

« Oui... ma fortune, eh bien, la petite, ma femme, s'en occupe...

– Oh ! blâma Desmond, choqué.

– Et bien, je t'assure. Deux cent seize mille avant-hier sur le petit coup de fièvre de la Bourse<sup>1</sup>. Alors, je me demande, n'est-ce pas, comment intervenir...

5 Qu'est-ce que je fiche dans tout ça ? Quand je veux m'en mêler, elles me disent...

– Qui, “elles” ?

– Eh, ma mère et ma femme... Elles me disent : “Repose-toi. Tu es un guerrier. Veux-tu un verre d'orangeade ? Passe donc chez ton chemisier, il se moque de toi. Et rapporte-moi en passant mon fermoir de collier qui est à la réparation...”

10 Et ci, et ça... »

Il s'animait, cachant de son mieux son ressentiment<sup>2</sup>, mais les ailes de son nez remuaient en même temps que ses lèvres.

« Alors, est-ce qu'il faut que je place des autos, que j'élève du lapin angora, que je dirige une industrie de luxe ? Faut-il que je m'engage infirmier ou comptable

15 dans le bazar, là, l'hôpital de ma femme... » [...]

« Depuis quand est-ce que ça t'a pris de penser à tout ça ? Tu n'y pensais pas, ce printemps, ni l'hiver dernier, ni avant ton mariage.

– Je n’avais pas le temps, répondit Chéri avec naïveté. On a fait un voyage, on a commencé d’installer l’hôtel, on a acheté des voitures juste pour se les voir  
20 réquisitionner. Tout ça a amené la guerre... avant la guerre j’étais... un gosse de riche – j’étais un riche quoi. [...]

– À présent aussi.

– À présent aussi », répéta Chéri.

Il hésita de nouveau, cherchant ses

25 mots :

« À présent, ce n’est plus la même chose. »

Colette, *La Fin de Chéri*, © Flammarion, 1926.

1. On comprend ici que la femme de Chéri a gagné de l’argent à la Bourse.

2. Rancune.

### Texte 3 Gide, *Si le grain ne meurt*, 1926, p. 119

**Dans la première partie de ce récit autobiographique, l'auteur revient sur son enfance, et notamment sur les épisodes qui ont marqué son arrivée à l'École alsacienne à Paris, jusqu'à ce qu'il en soit exclu.**

Comme les classes avaient déjà repris et que j'étais retardataire, les élèves, dans la cour, rangés pour nous laisser passer, chuchotaient : « Oh ! un nouveau ! un nouveau ! » et, très ému, je me pressais contre mon père. Puis j'avais pris place auprès des autres, de ces autres que je devais bientôt perdre de vue pour les  
5 raisons que j'aurai à dire ensuite. – Or, ce jour-là, M. Vedel enseignait aux élèves qu'il y a parfois dans les langues plusieurs mots qui, indifféremment, peuvent désigner un même objet, et qu'on les nomme alors des synonymes. C'est ainsi, donnait-il en exemple, que le mot « coudrier » et le mot « noisetier » désignent à la fois le même arbuste. Et faisant alterner suivant l'usage, et pour animer la  
10 leçon, l'interrogation et l'enseignement, M. Vedel pria l'élève Gide de répéter ce qu'il venait de dire... Je ne répondis pas. Je ne savais pas répondre. Mais M. Vedel était bon : il répéta sa définition avec la patience des vrais maîtres, proposa de nouveau le même exemple ; mais quand il me demanda de nouveau de redire après lui le mot synonyme de « coudrier », de nouveau je demeurai coi<sup>1</sup>. Alors il  
15 se fâcha quelque peu, pour la forme, et me pria d'aller dans la cour répéter vingt fois de suite que « coudrier » est synonyme de « noisetier », puis de revenir le lui dire. Ma stupidité avait mis en joie toute la classe. Si j'avais voulu me tailler un succès, il m'eût été facile, au retour de ma pénitence<sup>2</sup>, lorsque M. Vedel, m'ayant rappelé, me demanda pour la troisième fois le synonyme de « coudrier », de  
© Nathan - Horizons pluriels 1<sup>re</sup>, 2019

20 répondre « chou-fleur » ou « citrouille ». Mais non, je ne cherchais pas le succès et  
il me déplaisait de prêter à rire ; simplement j'étais stupide. Peut-être bien aussi  
que je m'étais mis dans la tête de ne pas céder ? Non, pas même cela : en vérité,  
je crois que je ne comprenais pas ce que l'on me voulait, ce que l'on attendait de  
moi. Les pensums<sup>3</sup> n'étant pas de règle à l'École, M. Vedel dut se contenter de  
25 m'infliger un « zéro de conduite ». La sanction, pour rester morale, n'en était pas  
moins rigoureuse. Mais cela ne m'affectait guère. Toutes les semaines j'obtenais  
mon zéro de « tenue, conduite », ou d'« ordre, propreté » ; parfois les deux. C'était  
couru. Inutile d'ajouter que j'étais un des derniers de la classe. Je le répète : je  
dormais encore ; j'étais pareil à ce qui n'est pas encore né.

André Gide, *Si le grain ne meurt*, © Éditions Gallimard, 1926.

1. Silencieux.

2. Puniton.

3. Travail supplémentaire donné comme punition à un élève.

**Texte 4 Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, p. 120**

**Le narrateur-personnage, Bardamu, décide de refaire sa vie aux États-Unis ; il arrive à New York par la mer.**

Figurez-vous qu'elle était debout leur  
ville, absolument droite. New York c'est  
une ville debout. On en avait déjà vu  
nous des villes bien sûr, et des belles encore,  
5 et des ports et des fameux mêmes.

Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont  
couchées les villes, au bord de la mer  
ou sur les fleuves, elles s'allongent sur  
le paysage, elles attendent le voyageur,  
10 tandis que celle-là l'Américaine, elle ne  
se pâmait pas, non, elle se tenait bien  
raide, là, pas baisante du tout, raide  
à faire peur.

On en a donc rigolé comme des cornichons.

15 Ça fait drôle forcément, une  
ville bâtie en raideur. Mais on n'en pouvait  
rigoler nous du spectacle qu'à partir  
du cou, à cause du froid qui venait du  
large pendant ce temps-là à travers une

20 grosse brume grise et rose et rapide  
et piquante à l'assaut de nos pantalons et  
des crevasses de cette muraille, les rues de la ville, où les nuages s'engouffraient  
aussi à la charge du vent. Notre galère<sup>1</sup> tenait son mince sillon juste au ras des  
jetées, là où venait finir une eau caca, toute barbotante d'une kyrielle de petits  
25 bachots<sup>2</sup> et remorqueurs avides et cornards<sup>3</sup>.

Pour un miteux, il n'est jamais bien commode de débarquer de nulle part mais  
pour un galérien c'est encore bien pire, surtout que les gens d'Amérique n'aiment  
pas du tout les galériens qui viennent d'Europe. « C'est tous des anarchistes<sup>4</sup> »  
qu'ils disent. Ils ne veulent recevoir chez eux en somme que les curieux qui leur  
30 apportent du pognon, parce que tous les argents d'Europe, c'est des fils à Dollar.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, © Éditions Gallimard, 1932.

1. Navire de guerre ou de commerce sur lequel les conditions de travail sont très  
difficiles.

2. Barque.

3. Qui émettent un bruit désagréable.

4. Partisan du désordre politique ou social.

## **Texte 5 Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, 1951, p. 121**

**Hadrien devient empereur romain en 117 ap. J.-C. Dans ce récit historique, l'auteure l'imagine écrivant ses mémoires à la fin de sa vie. L'empereur mourant s'adresse à son petit-fils adoptif de dix-sept ans, Marc-Aurèle, qui est censé lui succéder.**

Le renoncement au cheval est un sacrifice plus pénible encore : un fauve n'est qu'un adversaire, mais un cheval était un ami. Si on m'avait laissé le choix de ma condition, j'eusse opté pour celle de Centaure<sup>1</sup>. Entre Borysthènes<sup>2</sup> et moi, les rapports étaient d'une netteté mathématique : il m'obéissait comme à son

5 cerveau, et non comme à son maître. Ai-je jamais obtenu qu'un homme en fît autant ? Une autorité si totale comporte, comme toute autre, ses risques d'erreur pour l'homme qui l'exerce, mais le plaisir de tenter l'impossible en fait de saut d'obstacle était trop grand pour regretter une épaule démise ou une côte rompue. Mon cheval remplaçait les mille notions approchées du titre, de la fonction,

10 du nom, qui compliquent l'amitié humaine, par la seule connaissance de mon juste poids d'homme. Il était de moitié dans mes élans ; il savait exactement, et mieux que moi peut-être, le point où ma volonté divorçait d'avec ma force. Mais je n'inflige plus au successeur de Borysthènes le fardeau d'un malade aux muscles amollis, trop faible pour se hisser de soi-même sur le dos d'une monture.

15 Mon aide de camp Céler l'exerce en ce moment sur la route de Préneste ; toutes mes expériences passées avec la vitesse me permettent de partager le plaisir du cavalier et celui de la bête, d'évaluer

les sensations de l'homme lancé

à fond de train par un jour  
20 de soleil et de vent.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, © Éditions Gallimard, 1951.

1. Être légendaire, moitié homme moitié cheval.
2. Nom de l'ancien cheval d'Hadrien.

## Texte 6 Camus, *L'Étranger*, 1942, p. 122

**Jugé pour meurtre d'un Arabe sur une plage d'Algérie, le narrateur-personnage, Meursault, est jugé lors d'un procès où son comportement, étranger aux événements, renforce les charges qui pèsent contre lui.**

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis  
5 il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de  
10 cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre  
15 ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas

20 de lui procurer. « Je m'étonne, Messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand  
bruit autour de cet asile<sup>1</sup>. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et  
de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même  
qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti  
que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases,  
25 de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait  
parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore  
où je trouvais le vertige.

Albert Camus, *L'Étranger*, © Éditions Gallimard, 1942.

1. Ce terme désigne ici la maison de retraite.

## Texte 7 Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958, p. 123

Dans le premier tome de ses *Mémoires*, la narratrice s'intéresse à la première période de sa vie. Il s'agit ici de l'incipit du récit autobiographique.

Je suis née à quatre heures du matin, le 9 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail. Sur les photos de famille prises l'été suivant, on voit de jeunes dames en robes longues, aux chapeaux empanachés de plumes d'autruche, des messieurs coiffés de canotiers,  
5 et de panamas<sup>1</sup> qui sourient à un bébé : ce sont mes parents, mon grand-père, des oncles, des tantes, et c'est moi. Mon père avait trente ans, ma mère vingt et un, et j'étais leur premier enfant. Je tourne une page de l'album ; maman tient dans ses bras un bébé qui n'est pas moi ; je porte une jupe plissée, un béret, j'ai deux ans et demi, et ma sœur vient de naître. J'en fus, paraît-il, jalouse, mais  
10 pendant peu de temps. Aussi loin que je me souviens, j'étais fière d'être l'aînée : la première. Déguisée en chaperon rouge, portant dans mon panier galette et pot de beurre, je me sentais plus intéressante qu'un nourrisson cloué dans son berceau. J'avais une petite sœur : ce poupon ne m'avait pas.

De mes premières années, je ne retrouve guère qu'une impression confuse :  
15 quelque chose de rouge, et de noir, et de chaud. L'appartement était rouge, rouges la moquette, la salle à manger Henri II<sup>2</sup>, la soie gaufrée qui masquait les portes vitrées, et dans le cabinet<sup>3</sup> de papa les rideaux de velours ; les meubles de cet antre sacré étaient en poirier<sup>4</sup> noirci ; je me blottissais dans la niche creusée sous le bureau, je m'enroulais dans les ténèbres ; il faisait sombre, il faisait chaud

20 et le rouge de la moquette criait dans mes yeux. Ainsi se passa ma toute petite  
enfance. Je regardais, je palpais, j'apprenais le monde, à l'abri.

C'est à Louise que j'ai dû la sécurité quotidienne. Elle m'habillait le matin, me  
déshabillait le soir et dormait dans la même chambre que moi. Jeune, sans beauté,  
sans mystère puisqu'elle n'existait — du moins je le croyais — que pour veiller  
25 sur ma sœur et sur moi, elle n'élevait jamais la voix, jamais elle ne me grondait  
sans raison. Son regard tranquille me protégeait pendant que je faisais des pâtés  
au Luxembourg, pendant que je berçais ma poupée Blondine, descendue du ciel  
une nuit de Noël avec la malle qui contenait son trousseau. Au soir tombant elle  
s'asseyait à côté de moi et me montrait des images en me racontant des histoires.  
30 Sa présence m'était aussi nécessaire et me paraissait aussi naturelle que celle du  
sol sous mes pieds.

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, © Éditions Gallimard, 1958.

1. Types de chapeaux.
2. Style de décoration.
3. Salle servant de bureau.
4. Bois provenant de l'arbre fruitier.

## Texte 8 Gary, *La Vie devant soi*, 1975, p. 124

**Momo, jeune orphelin, grandit auprès de Madame Rosa, ancienne prostituée. Momo noue une relation forte avec elle, et, malgré son jeune âge, s'occupe de la vieille femme malade.**

Le lendemain matin le docteur Katz est venu donner à Madame Rosa un examen périodique et cette fois, quand on est sorti de l'escalier, j'ai tout de suite senti que le malheur allait frapper à notre porte.

– Il faut la transporter à l'hôpital. Elle ne peut pas rester ici. Je vais appeler l'ambulance.

– Qu'est-ce qu'ils vont lui faire à l'hôpital ?

– Ils vont lui donner des soins appropriés. Elle peut vivre encore un certain temps et peut-être même plus. J'ai connu des personnes dans son cas qui ont pu être prolongées pendant des années.

Merde, j'ai pensé, mais j'ai rien dit devant le docteur. J'ai hésité un moment et puis j'ai demandé :

– Dites, est-ce que vous ne pourriez pas l'avorter<sup>1</sup>, docteur, entre Juifs ?

Il parut sincèrement étonné.

– Comment, l'avorter ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Ben, oui, quoi, l'avorter, pour l'empêcher de souffrir.

Là, le docteur Katz s'est tellement ému qu'il a dû s'asseoir. Il s'est pris la tête à deux mains et il a soupiré plusieurs fois de suite, en levant les yeux au ciel, comme c'est l'habitude.

– Non, mon petit Momo, on ne peut pas faire ça. L'*euthanasie* est sévèrement

interdite par la loi. Nous sommes dans un pays civilisé, ici. Tu ne sais pas de

quoi tu parles.

– Si, je sais. Je suis Algérien, je sais de quoi je parle. Ils ont là-bas le droit sacré des peuples à disposer d’eux-mêmes.

25 Le docteur Katz m’a regardé comme si je lui avais fait peur. Il se taisait, la gueule ouverte. Des fois j’en ai marre, tellement les gens ne veulent pas comprendre.

– Le droit sacré des peuples ça existe, oui ou merde ?

– Bien sûr que ça existe, dit le docteur Katz et il s’est même levé de la marche sur laquelle il était assis pour lui témoigner du respect. Bien sûr que ça existe. C’est une grande et belle chose. Mais je ne vois pas le rapport.

30 – Le rapport, c’est que si ça existe, Madame Rosa a le droit sacré des peuples à disposer d’elle-même, comme tout le monde. Et si elle veut se faire avorter, c’est son droit.

Romain Gary, *La Vie devant soi*, © Éditions Gallimard, 1975.

1. Le mot est de Madame Rosa, selon laquelle, à l’hôpital, « ils vous font mourir jusqu’au bout. »

**Texte écho Schmitt, Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, 2001,  
p. 125**

**Monsieur Ibrahim vient d'avoir un accident de voiture. Son jeune ami, Momo, s'inquiète de sa santé.**

Là, ça s'est fait malgré moi, je me suis mis à pleurer.

– Momo, je ne suis pas content.

– J'ai peur pour vous, monsieur Ibrahim.

– Moi je n'ai pas peur, Momo. Je sais ce qu'il y a dans mon Coran.

5 Ça c'est une phrase qu'il aurait pas dû dire, ça m'a rappelé trop de bons souvenirs, et je me suis mis à sangloter encore plus.

– Momo tu pleures sur toi-même, pas sur moi. Moi, j'ai bien vécu. J'ai vécu vieux. J'ai eu une femme, qui est morte il y a bien longtemps, mais que j'aime toujours autant. J'ai eu mon ami Abdullah, que tu salueras pour moi. Ma petite

10 épicerie marchait bien. La rue Bleue<sup>1</sup>, c'est une jolie rue, même si elle n'est pas bleue. Et puis il y a eu toi.

Pour lui faire plaisir, j'ai avalé toutes mes larmes, j'ai fait un effort et vlan :  
sourire !

Il était content. C'est comme s'il avait eu moins mal.

15 Vlan : sourire !

Il ferma doucement les yeux.

– Monsieur Ibrahim !

– Chut... ne t'inquiète pas. Je ne meurs pas, Momo, je vais rejoindre l'immense.

Voilà.

Éric-Emmanuel Schmitt, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, © Albin Michel,

2001.

1. Rue située dans le neuvième arrondissement de Paris.